

NOTES DE LECTURES

LES TRICHEURS

Les tricheurs, seraient-ce tous les hommes ?

M. Mauriac commente le *Journal de Gide*, et, ce faisant, écrit son propre journal (1). Le point de départ de ses réflexions est cette parole tragique d'un jeune mourant rapportée par André Gide : « Il n'y a pas de plaisir à jouer dans un monde où tout le monde triche. »

« Paroles, écrit F. Mauriac, qui n'émeuvent pas seulement la pitié par la déception affreuse qu'elles trahissent ; elles nous touchent au point sensible et chacun regarde ses mains, examine les dés qu'il agite : sont-ils pipés ? Sommes-nous des tricheurs ? Faisons-nous semblant de croire ce que nous croyons ? Du monde et de nous-mêmes, ne retenons-nous que ce qui sert notre cause et renforce nos partis pris ? »

Et il examine le cas de Barrès, le cas d'André Gide, le sien propre. S'il faut l'en croire, Barrès n'a pas triché. Sa vie fut un constant « effort pour accorder en lui des tendances contradictoires, et aussi un constant effort pour se dépasser » : « Ce besoin est en lui chaque jour plus exigeant ; il ne se suffit pas à lui-même ; et il eût été un tricheur, justement, s'il avait agi sans en tenir compte. » Entendons que, pour ne pas tricher, Barrès a dû renoncer à ce qu'il appelait lui-même son « Asie intérieure » pour se vouer au service de la Lorraine, et d'anarchiste devenir nationaliste. Au reste, M. Mauriac remarque que Barrès est mort à temps. « Si la mort n'avait interrompu la marche de Barrès vers le catholicisme, il aurait dû renoncer à cette orchestration si humaine et si belle des voix opposées de son âme », tricher.

André Gide, lui, a triché. Toujours, selon M. François Mauriac. Gide, explique-t-il, s'établissait dans le désaccord. Pour ne pas tricher, il eût du toujours respecter cette alternance qui après *Si le grain ne meurt* l'entraînait à publier le *Numquid et lu*.

(1) François MAURIAC, *Journal* (Grasset). Cf. aussi : F. MAURIAC, *Dieu et Mammon*. (Éditions du Siècle) et *Petits essais de psychologie religieuse* (L'artisan du livre).

Mais le « Gide de 1932 » a escamoté une carte. Il semble qu'aït cessé son dialogue avec le Christ. Horreur ! « André Gide, qui enseignait à notre jeunesse que chacun de nous est le plus irremplaçable de tous les êtres, désire, maintenant, le triomphe de la termitière bolcheviste où toute créature sera interchangeable. » Voilà une horrible tricherie, car d'anarchiste devenir nationaliste cela s'appelle « se dépasser », mais d'anarchiste devenir communiste, c'est tricher.

Je suis sûr que M. Mauriac lui-même, en enchaînant ces raisonnements, n'a pas voulu tricher. Mais j'ai l'impression qu'il n'a pas trop bien raisonné. Peut-être triche-t-on malgré soi.

Mais M. Mauriac en vient à faire son propre examen de conscience. Et s'il faut le dire, c'est cela qui émeut dans ces pages, cette manière qu'il a soudain de s'engager lui-même et de se mettre en jugement. Il va de soi qu'il ne pense pas tricher : « Il ne s'agit pas, pour le chrétien, écrit-il, de dresser des barrières et des garde-fous, ni de se fournir de béquilles. Un homme qui s'efforce de vivre tant bien que mal, selon la loi chrétienne, c'est simplement le signe qu'il *préfère quelqu'un*. Il peut aimer beaucoup d'autres choses, être sensible au charme d'une vie toute différente, comprendre Montaigne et Nietzsche — mais quelqu'un est dans sa vie, qu'il préfère, même en le trahissant. C'est une affaire personnelle entre un autre et nous-même ; un débat sans fin où parfois nous nous armons contre le Christ des arguments de l'humanisme ; — mais il faut toujours en revenir à la comparaison de Claudel : « Comme un homme qui préfère son ami... » Il ne s'agit ni d'une construction de l'esprit, ni d'un monde imaginaire : quelqu'un est vraiment venu, certaines paroles ont été dites, certaines promesses affirmées... L'amour apporte avec lui sa certitude. »

A Dieu ne plaise, puisqu'il s'agit de Lui, que je sois insensible à la beauté d'une telle profession de foi. La sincérité, pour si étrange et si folle qu'elle soit, est toujours émouvante. Mais le sincère n'est pas le vrai. J'ai choisi de citer ce texte parce qu'il me paraît jeter une vive lumière sur le débat qui toujours divisera les croyants et les incroyants. Comment nous entendrions-nous ? « Il ne s'agit ni d'une construction de l'esprit, ni d'un monde imaginaire », proteste M. François Mauriac. Et nous voulons le croire. Cela est vrai pour lui : « Quelqu'un est vraiment venu. » Pour lui, mais pour nous ? Pour nous qui n'aurons jamais cet orgueil pascalien de nous faire dire par Jésus-Christ : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi ? »

Pour nous, la plus grande tricherie, c'est la foi. Comme

M. F. Mauriac a raison de dire : « C'est une affaire personnelle entre un autre et nous-même. » Cette affaire est justement trop « personnelle », et ne paraîtra jamais à qui ne l'a pas vécue qu'une fantasmagorie pieuse, une belle et singulière histoire que certains ont le privilège de se raconter.

Observerai-je d'ailleurs que cette profession de foi de M. François Mauriac est encore plus pathétique qu'orthodoxe. Je doute qu'elle eût complètement satisfait un Bossuet. Mais l'orthodoxie a peut-être varié dans le cours des derniers siècles. Tout de même je crois bien discerner dans ces lignes émouvantes je ne sais quelle tolérance du péché, quelle acceptation de la condition humaine, quel accommodement avec toutes nos concupiscences qui eût fait s'écrier Bossuet : « Le charme de sentir est-il donc si fort ? »

Sans doute M. François Mauriac nous montrerait-il dans les Évangiles mêmes de quoi justifier ses pensées. Que n'y a-t-il pas dans les Évangiles ? Dans une curieuse *Histoire des religions* que vient de publier M. Denis Saurat (1) je trouve rassemblés des textes bien propres à satisfaire M. François Mauriac. Jésus, ce Dieu d'amour et de pardon est aussi un « Dieu de faveur ». Il bénit le fils prodigue et récompense les ouvriers de la onzième heure. « L'amour de Dieu, écrit M. Saurat, va surtout aux brebis perdues. » Ces mêmes textes, M. Mauriac n'a pas manqué de les utiliser dans la confession sincère qu'il vient de nous livrer sous le titre de *Dieu et Mammon*. « Le pécheur est de chrétienté. Le pécheur peut faire la meilleure prière... » Ces paroles de Péguy, un autre père de l'Église moderne, l'enchantent. De là à prétendre que les plus grands pécheurs sont les plus purs, il n'y a pas loin. Ainsi Baudelaire, Rimbaud deviennent-ils d'éminents représentants des vertus chrétiennes. Pécheur assurément, mais non pas chrétien, je dirai que cela me gêne que des chrétiens puissent chercher dans la parabole des brebis perdues presque une invitation à se perdre. Les chrétiens d'autrefois, du temps où l'on était chrétien, n'y cherchaient, dans la crainte et le tremblement, qu'une dernière raison d'espérer. Ils ne croyaient pas que « le péché » fut la voie des purs. L'apologétique moderne a changé tout cela. Il faut bien garder des fidèles à l'Église et des ouailles aux pasteurs. Un peu de temps encore, et, la littérature aidant, le catholicisme sera pour les « pécheurs » une doctrine fort encourageante. Mais je

(1) Denis SAURAT, *Histoire des religions* (Denoël-Steele).

doute que ce soit sans tricherie. Pour M. Mauriac, je vois bien ce que son apologétique doit à Pascal. Il lui emprunte sa gravité tragique. Mais il ne doit pas moins à Chateaubriand, s'il lui doit sa puissance de séduction. C'est toujours le *Génie du Christianisme*, « ce vent céleste qui », sans doute, « enfle les voiles de la vertu » mais qui surtout « multiplie les orages de la conscience autour du vice »... Levez vous, orages désirés...

Mais j'admets que cette « affaire personnelle », cette divine amitié qu'est la foi puisse fonder l'ordre d'une vie. La tricherie commence à l'instant où l'on prétend sur cette « affaire personnelle » fonder un ordre social. La foi peut faire des hommes sincères, elle ne peut faire des hommes vrais.

Un catholique est dans ce cas singulier que vivant dans un rapport, qu'il sait unique, avec son Dieu, dans une amitié d'autant plus précieuse qu'elle est plus incommunicable, il doit cependant vouloir que tous les autres hommes vivent dans le même rapport, reconnaissent la même amitié. Je vois bien comment un catholique sincère peut ne pas tricher avec lui-même, mais je ne vois pas comment il pourrait ne pas tricher avec les autres, sous peine de n'être plus catholique. Sa foi même le condamne à une tricherie intolérante. Bon gré mal gré, il faut, pour lui plaire, que nous nous considérions comme « appelés », si muets que soient pour nous les cieux. Eh bien, il faut accorder aux gens qu'ils aient leurs « affaires personnelles », mais il n'est pas tolérable qu'ils veuillent en faire les affaires de tout le monde. Un ordre social bâti sur ce principe ne serait qu'hypocrisie et mensonge. On ne peut construire une société saine que sur des données communes, sur des principes naturels communément reconnus vrais.

C'est cette intolérance inconsciente qui sans doute a rendu M. François Mauriac si indulgent pour Maurice Barrès, si sévère pour André Gide. Vous trichez, Monsieur Mauriac, vous ne reprenez que « ce qui sert votre cause et renforce vos partis pris ». Comment ne tricheriez-vous pas ? Votre cause est sainte, et vos partis pris sont les partis pris de Dieu même.

Des hommes que possède la foi ne manqueront pas d'objecter : La grande tricherie ici-bas, c'est la raison, la raison qui néglige ce qu'elle ne peut pas expliquer, la raison qui fait semblant d'ignorer qu'il y a bien plus de choses au monde qu'un esprit n'en peut contenir, la raison qui ne peut compter les étoiles du ciel, les étoiles que Dieu seul compte. Et il se pourrait après tout que tout raisonnement fût une tricherie, un escamotage, s'il substitue un ordre humain au désordre divin

un compte de créature au compte d'un créateur. Mais, vivent les créatures. Ce sont elles seules que je connais. Si mon compte est bon selon elles, il est bon décidément. Et puis, s'il faut absolument jouer, jouons le clair plutôt que l'obscur. C'est une meilleure discipline pour l'esprit. Il y a assez de mystère comme cela, n'en remettons pas, comme les mauvais dessinateurs qui, du pouce, brouillent les lignes, pour qu'on ne voie pas leurs erreurs. Si je triche, je veux qu'on puisse me dire que je triche. Je souhaite que cela se voie. Je me corrigerai. Je ne me retrancherai derrière aucune nuée, ne me cacherai dans aucun abîme. Je ne ferai appel à aucune « affaire personnelle », à aucune initiation privilégiée. Je me défierais d'une vérité qui pourrait n'être que mon bien.

« Il n'y a pas de plaisir à jouer dans un monde où tout le monde triche. » A quelles tricheries, à quels mensonges pensait le jeune mourant dont André Gide rapporte ces paroles ? Moins, sans doute, à ceux que l'on se fait à soi-même et qui ne sont graves que pour soi qu'à ceux que l'on fait aux autres et qui sont tout le désordre de la terre.

JEAN GUÉHENNO.